

que vous étiez allé à Souvigny pour la vente... Eh bien ! qui l'a acheté, le château ?

—Une américaine, Mme Scott.

—Et Blanche-Couronne ?

—La même Mme Scott.

—Et la Rozeraie ?

—Encore Mme Scott.

—Et la forêt... toujours Mme Scott ?

—Tu l'as dit, répliqua Paul... Et je la connais, Mme Scott... et on va s'amuser à Longueval... Je te présenterai... Seulement, ça fait de la peine à M. l'abbé... parce que c'est une américaine, une protestante.

—Ah ! c'est vrai, mon pauvre parrain... Enfin nous causerons de tout cela demain. J'irai dîner avec vous. J'ai prévenu Pauline. Je n'ai pas le temps de m'arrêter, je suis de semaine, et il faut que je sois au quartier à trois heures.

—Pour la botte ? dit Paul.

—Oui, pour la botte... Au revoir, Paul !... A demain, mon parrain !

Le lieutenant d'artillerie reprit le galop ; Paul rendit la main à son petit cheval.

—Ce Jean, dit Paul, quel brave garçon !

—Oh ! oui.

—Il n'y a rien au monde de meilleur que Jean !

—Non ! rien de meilleur !

Le curé se retourna pour voir encore Jean, qui se perdait déjà dans la profondeur du bois.

—Oh ! si, il y a vous, monsieur l'abbé.

—Non, pas moi, pas moi.

—Eh bien ! voulez-vous que je vous dise, monsieur l'abbé ? il n'y a rien de meilleur au monde que vous deux, vous et Jean. La voilà, la vérité !... Oh ! tenez, le bon terrain pour trotter ! Je vais laisser marcher Niniche... Je l'ai appelée Niniche.

Paul, de la pointe de son fouet, caressa le flanc de Niniche, qui se mit à trotter d'un train d'enfer, et Paul, tout joyeux :

—Mais regardez donc comme elle lève les pattes, monsieur l'abbé ! regardez donc comme elle lève les pattes ! Et si régulière !... Une vraie mécanique !... Penchez-vous pour voir.

L'abbé, pour faire plaisir à Paul, se pencha un peu pour voir "comme Niniche levait les pattes..." mais il pensait à autre chose.

II

Ce lieutenant d'artillerie s'appelait Jean Reynaud. C'était le fils du médecin de campagne qui reposait dans le cimetière de Longueval. Lorsque l'abbé Constantin vint prendre, en 1846, possession de sa petite cure, un docteur Reynaud, le grand-père de Jean, était installé dans une riante maisonnette, sur la route de Souvigny, entre les deux châteaux de Longueval et de Lavardens.

Marcel, le fils de ce docteur Reynaud, terminait à Paris ses études en médecine. C'était un grand travailleur, d'une rare distinction d'esprit. Il fut reçu le premier au concours d'agrégation. Il était résolu à rester à Paris, à y tenter la fortune... et tout déjà lui promettait la plus heureuse et la plus brillante carrière, quand il reçut, en 1852, la nouvelle de la mort de son père, frappé d'une attaque d'apoplexie. Marcel accourut à Longueval, le cœur déchiré. Il adorait son père. Il passa un mois auprès de sa mère, et au bout de ce temps, parla de la nécessité de son retour à Paris.

—C'est vrai, lui dit-elle, il faut que tu partes.

—Comment ! que je parte ?... Que nous partions. Est-ce que tu crois que je vais te laisser ici toute seule ?... Je t'emmène.

—Aller vivre à Paris !... Quitter ce pays où je suis née, où ton père a vécu, où il est mort !... Jamais je ne pourrai, mon enfant, jamais ! Pars seul, puisque ta vie et ton avenir sont là-bas. Je te connais. Je sais que tu ne m'oublieras pas, que tu viendras me voir souvent, très souvent.

—Non, ma mère, répondit-il, je resterai.

Il resta... Ses espérances, ses ambitions, tout, en une minute, s'évanouit, disparut. Il ne vit qu'une chose, le devoir, qui était de ne pas abandonner sa mère âgée et souffrante. Dans ce devoir simplement accepté et simplement accompli, il trouva le bonheur. D'ailleurs, au bout du compte, ce n'est guère que dans le devoir que se trouve le bonheur.

Marcel se plia de bonne grâce et de bon cœur à son existence nouvelle. Il continua la vie de son père, reprenant le sillon à la place même où celui-ci l'avait quitté... Il se donna tout entier, sans regret et sans arrière-pensée, à cette obscure profession de médecin de village. Son père lui avait laissé un peu d'argent, un peu de terre. Il vivait le plus simplement du monde, et la moitié de sa vie appartenait aux pauvres gens, de qui jamais il ne voulut recevoir un sou. C'était son seul luxe.

Une jeune fille se trouva sur son chemin, sans fortune, charmante et seule au monde. Il l'épousa. Cela se passait en 1855, et l'année suivante réservait au docteur Reynaud une grande douleur et une grande joie : la mort de sa vieille mère et la naissance de son fils Jean.

A six semaines d'intervalle, l'abbé Constantin récita les prières des morts sur la tombe de la grand-mère, et versa l'eau du baptême sur la tête du petit-fils. Le curé fut le parrain de l'enfant. A force de se rencontrer au chevet de ceux qui souffraient et de ceux qui mouraient, le prêtre et le médecin, du même cœur et du même mouvement, avaient été attirés et portés l'un vers l'autre. Ils s'étaient sentis de la même famille, de la même race, de la race des tendres, des justes et des bienfaisants.

Les années succédèrent aux années, calmes, douces, tranquilles, dans les pleines satisfactions du travail et du devoir. Jean grandissait... Il prit avec son père ses premières leçons d'orthographe, avec le curé ses premières leçons de latin. Jean était intelligent et laborieux ; il fit de tels progrès que les deux professeurs, — le curé surtout, — se trouvèrent, au bout de quelques années, un peu embarrassés. Leur élève devenait beaucoup trop fort pour eux. C'est à ce moment que la comtesse, après la mort de son mari, vint s'établir à Lavardens. Elle amenait un précepteur pour son fils Paul, lequel était un très gentil, mais très paresseux petit bonhomme. Les deux enfants étaient du même âge ; ils se connaissaient depuis leurs plus jeunes années.

Mme de Lavardens aimait beaucoup le docteur Reynaud ; elle lui fit un jour une proposition :

—Envoyez-moi Jean tous les matins, lui dit-elle, je vous le renverrai tous les soirs. Le précepteur de Paul est un jeune homme très distingué ; il fera travailler nos deux enfants. Vous me rendrez service. Jean donnera le bon exemple à Paul.

Les choses furent ainsi réglées ; et le petit bourgeois donna, en effet, au petit gentilhomme d'excellents exemples de travail et d'application ; mais ces excellents exemples ne furent pas suivis.

La guerre éclata. Le 14 novembre, à sept heures du matin, les mobilisés de Souvigny se réunissaient sur la grande place de la ville ; ils avaient pour aumônier l'abbé Constantin, pour chirurgien-major le docteur Reynaud. La même idée leur était venue en même temps à tous les deux ; le prêtre avait soixante-deux ans et le médecin cinquante.

Le bataillon, au départ, suivit la route qui traversait Longueval et qui passait devant la maison du docteur. Mme Reynaud et Jean attendaient sur le bord du chemin. L'enfant se jeta dans les bras de son père : Emmène-moi, papa, emmène-moi. Mme Reynaud pleurait. Le docteur les embrassa longuement tous les deux, puis il continua son chemin.

La route, à cent pas de là faisait un coude. Le docteur se retourna, jeta sur sa femme et son fils un long regard... le dernier ! Il ne devait plus les revoir.

Le 8 janvier 1871, les mobilisés de Souvigny attaquaient